



Marcel Cerdan JR

PIAF

ET MOI

Flammarion

φ25483934

92

Marcel Cerdan Junior

avec la collaboration de Gilles Depicus

Piaf et moi

D4

Doc. 17422.

1907

Page et moi

Marcel Cerdan Junior

avec la collaboration de Gilles Durieux

CHAPITRE I

QUAND LE CONSTITUTIONNEL
S'EST TROMPÉ D'ÂGE...

Piaf et moi

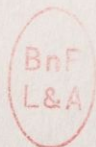
Ce voyage, en compagnie de mon père, l'ascension de ce pic qui devait devenir une mort si brutale qu'elle endeuilla le monde entier, que de fois je les ai faits en rêve, depuis ma septième année. À ce jour, je n'ai jamais été trompé par le malheur. Il n'en est pas un jour de ma vie, je crois, où je ne les ai rêvés et rêverais. Et ainsi qu'on me proposait de me rendre sur les lieux où un sort funeste l'avait attendu, en me permettant d'accéder à la réalité à ce que j'avais longtemps imaginé.

Nous sommes arrivés aux Açores, le journaliste Jean Cornier et moi, quelques jours avant ce 28 octobre 1999 qui marquait le cinquantième anniversaire de la date ayant changé ma vie.

À São Miguel - une des neuf îles de l'archipel, au grand large du Portugal - Flammarion

DL- 29.05.2000 23096

© Flammarion, 2000
ISBN : 2-08-067919-8



CHAPITRE I

QUAND LE CONSTELLATION S'EST TROMPÉ D'ÎLE...

Ce voyage, en mémoire de la disparition de mon père, l'ascension de ce pic où il devait trouver une mort si brutale qu'elle endeuilla le monde entier, que de fois je les ai faits en rêve, depuis ma sixième année, âge où je fus frappé par le malheur. Il n'est pas un jour de ma vie, je crois, où je ne les ai inventés et réinventés. Et voici qu'on me proposait de me rendre sur les lieux où un sort funeste l'avait attendu, en me permettant d'accorder la réalité à ce que j'avais longtemps imaginé.

★

Nous sommes arrivés aux Açores, le journaliste Jean Cormier et moi, quelques jours avant ce 28 octobre 1999 qui marquait le cinquantième anniversaire de la date ayant changé ma vie.

À São Miguel – une des neuf îles de l'archipel, au grand large du Portugal – nous sommes descendus dans

un hôtel très américanisé et confortable. Ces îles, apparemment situées au bout du monde, se trouvent seulement à quatre heures d'avion de Montréal ou de Boston.

Après avoir visité Ponta Delgada, la capitale aux maisons blanches et tuiles rouges, nous nous sommes aventurés à travers les pâturages couverts de ruminants et de parterres de fleurs. Malgré mon cœur lourd et ma gorge nouée, j'essayais de faire bon visage aux obligations de la journée. Ocacio Mateus, le cordial rédacteur du journal local, s'était proposé spontanément pour nous servir de guide, à partir du village d'Algarvia où l'on attaque la montagne.

Quelle ironie ! Partout, autour de nous, l'île semble en liesse avec, sur des kilomètres, des haies d'hortensias, des prairies d'un vert éclatant enserrant comme dans un écrin le bleu des lacs qui rivalise, en plus sombre, avec le bleu du ciel. De petits arbres vivaces se dressent çà et là. Au loin, les plages sont de sable brun, avec des falaises, des golfes, des églises d'un blanc très pur, troué de fenêtres. Comme des dogues menaçants, les sommets volcaniques dominant les plaines, ces larges damiers de couleurs crues. Machinalement mon œil enregistre tout, tant je vis intensément ce moment. Mais puis-je faire illusion à un homme sagace comme Jean Cormier ?

— Marcel, tu tiendras le coup ? me demande-t-il en entourant mon épaule de son bras amical.

— Il le faut. D'ailleurs, tu le sais, depuis de nombreuses années je me reprochais de ne pas avoir osé faire ce pèlerinage. Aujourd'hui, je ferai face.

La voiture s'arrête à un carrefour où les gamins du village attendent, non sans jacasser et se chamailler, le

passage du car scolaire. Insouciante jeunesse! Ils sont ravis de rencontrer des étrangers. Nous nous mêlons à eux un moment, ils plaisantent et rient aux éclats en désignant nos visages, nos habits – mais je ne comprends rien à ce qu'ils me disent... Je souris, même si j'ai un poids sur le cœur.

Nous avons pris une route tout en virages, souvent jalonnés de petits monuments funéraires – nous sommes dans un pays de foi intense, où l'on a le culte des morts.

On gare enfin la voiture en contrebas du pic Redondo. Désormais, nous devons grimper par nos propres moyens. Aucun véhicule n'est autorisé à pénétrer dans les zones protégées où prolifère une flore primitive, assez rare. Et d'ailleurs, nous sommes accompagnés par deux jeunes filles, Carmen et Olivia, qui représentent la direction de la Réserve nationale.

Les sentiers à forte pente et à éboulis se succèdent. Beaucoup de lichen pousse sur la lave refroidie où l'eau ruisselle. Sur une sorte d'escalier naturel saturé d'une épaisse mousse, je glisse et me retiens de justesse, les mains boueuses. Les jeunes filles rient, amusées. Je transpire. Parfois, je m'enfonce de dix à vingt centimètres dans la mousse friable.

— Les chaussures de ville, ce n'est pas l'idéal pour faire de l'escalade!, concède Cormier qui a eu le flair, lui, d'emporter de solides godillots de sport.

Au bout de deux heures de marche, de glissades et de transpiration, Carmen nous désigne, à environ cent mètres devant nous, un tertre gonflé d'herbe où s'élève une stèle dominée par une croix en pierre volcanique. Mon cœur se serre. Je prends sur moi.

— C'est là!

Par discrétion, mes compagnons me laissent m'approcher seul du tertre.

Me voici face à la croix sous laquelle s'inscrit, dans un portugais qu'il n'est pas difficile de traduire, cette simple inscription : *En ce lieu est tombé, le 27 octobre 1949, un avion d'Air France. Tous les passagers sont morts. Que Dieu les accueille.*

Violemment troublé, je me signe à plusieurs reprises.

On me l'a déjà expliqué, ce 27 octobre correspond, aux Açores, au 28 octobre de notre calendrier. À la suite du décalage horaire, le crash s'est produit ici à environ minuit alors qu'à Paris il était deux heures cinquante-cinq du matin. Tous les journaux du monde ont reproduit l'affreuse photo de la carcasse éventrée de l'avion FBA-ZN d'Air France dont le pilote, pourtant un as et un spécialiste des traversées de l'Atlantique, confondant l'île de São Miguel avec l'île voisine de Santa Maria, avait violemment percuté le pic Redondo, d'une hauteur de huit cents mètres. Les corps des trente-sept passagers – dont mon père et la violoniste Ginette Neveu, ainsi que ceux des onze hommes et femmes d'équipage – avaient été éjectés de l'appareil et projetés jusqu'à deux cents, voire cinq cents mètres aux alentours, souvent en un piteux état.

★

Je n'étais qu'un gamin étourdi quand ce drame s'est produit, et pourtant je revois ici ce qui s'est passé, de même que tout le parcours de mon père. C'est la

deuxième fois que cela m'arrive. Il faut préciser que j'ai entraîné, pendant plusieurs semaines, le comédien Patrick Dewaère qui allait jouer le rôle de Marcel Cerdan dans le film de Claude Lelouch *Édith et Marcel*, et que j'ai essayé de lui inculquer les attitudes qui étaient celles de mon père sur le ring. Deux jours avant le début du tournage – on s'en souvient peut-être – en proie à une crise de neurasthénie, l'acteur s'était suicidé. À l'improviste, Claude, écartant les réserves qu'on lui opposait, m'avait demandé de le remplacer. Il ne voyait pas d'autre solution. Un peu groggy et non sans une inquiétude proche de la réticence, j'avais fini par accepter le rôle. Or, dans le scénario, tous les éléments de la vie de mon père, et même les plus intimes, devaient être rappelés. Je devais donc me trouver, sous le masque paternel, en proie aux péripéties de sa vie intense et à sa propre fatalité. D'où cette impression de dédoublement et presque d'hallucination ressentie en ce moment, qui m'opresse, entre l'envie de pleurer et le souci de ne pas céder à une faiblesse que Marcel m'aurait lui-même reprochée.

Je me trouve donc devant le pic Redondo.

Une croix sur une stèle, dans un lieu désert, difficilement accessible, voilà tout ce qu'il reste de quarante-huit destins. Je pense surtout à celui de mon père, cassé dans sa course vers la revanche-victoire sur Jack La Motta pour le championnat du monde – événement sensationnel pour le milieu international de la boxe, pour ses innombrables fans comme pour lui qui tenait énormément à reconquérir son titre ! C'était juste il y a cinquante ans. « Ce père qui était si bon et qui m'a tant

manqué! » Tout s'embrouille... Je me dis, immobile devant le tertre d'herbe drue : « La vraie tombe de papa est bien ici. Et elle est digne, dans sa simplicité, de son auréole sans tache de champion. J'ai d'ailleurs l'impression de sentir son âme autour de moi. »

★

J'ai arpenté encore un moment le sommet du pic Redondo, lui-même dominé, à plus de mille cent mètres, par le pic de Vara. Mes compagnons m'entourent avec sympathie. Ocacio croit lire une surprise dans ma façon d'interroger les monts au-dessus de nous.

— Le Constellation, m'explique-t-il, a été pris dans une nappe de brouillard. Le pilote a vu des lumières et a plongé dessus. Il pensait qu'il se trouvait aux approches de l'aéroport de l'île voisine, Santa Maria, pourtant à cinquante kilomètres d'ici. C'étaient les lumières de Povoação, la petite ville en bord de mer que vous apercevez en contrebas ; il les a prises pour celles de l'aéroport de Santa Maria. La tour de contrôle de Santa Maria avait pourtant fourni les indications réclamées par le radio du bord. Y eut-il incompréhension réciproque ? Une avarie, peut-être ?... Mystère... L'avion, qui perdait de la hauteur pour atterrir, s'est planté, d'un coup, à 420 kilomètres à l'heure, contre le mur de la montagne. C'est pourquoi il n'y a eu aucun survivant.

Maintenant, c'est une vague de pitié et de froid qui m'envahit. Oui, j'ai froid sous mon épaisse veste... Je me souviens du témoignage de Georges Peeters, le premier journaliste français arrivé ici même, le lendemain de la

catastrophe, témoignage qui fut publié dans *L'Équipe* du 29 octobre 1949. Je me le récite, je le connais presque par cœur.

« Quatre heures d'escalade m'ont mené jusqu'au pic de la mort... J'écris ce câble sur le chemin du retour, parcouru en compagnie de brancardiers portant dans des sacs des débris humains qui furent ensuite rassemblés dans la chapelle ardente de la petite église d'Algarvia où les dépouilles avaient été alignées avant la mise en cercueil... J'ai vu, éparpillées çà et là, les photos de Marcel que Jo Longman (son manager) avait amenées et les feuilles des partitions d'une musique que Ginette Neveu (la violoniste française tuée, aux côtés de son frère, dans le même accident) ne jouera plus. Les corps des deux grandes victimes étaient déjà descendus. Je n'ai donc pas vu celui de Cerdan qui avait été identifié grâce à son passeport et à sa montre portant ses initiales... Je n'oublierai jamais la vision de la montre de Marcel sous un étui de cellophane cacheté de cire, marquant neuf heures... du matin ou du soir? Nous ne le saurons jamais. Alors que toute sa vie était brutalement fauchée par le choc mortel, cette montre vécut encore quelques heures... Autour des débris informes, où la garde d'un seul policier paraissait bien insuffisante, on nous raconta des scènes pénibles et écœurantes qu'on peut facilement imaginer... »

La montre de mon père – une Cartier – mon poignet en a hérité. Je l'ai gardée longtemps, jusqu'au jour où je l'ai stupidement égarée. Elle lui avait été offerte par Édith Piaf. Celle-ci, apprenant la nouvelle de sa disparition, tint à donner son récital, qu'elle lui dédia, devant

le public américain du Versailles, à Broadway. Elle chanta plusieurs de ses chansons légendaires. Après *l'Hymne à l'amour*, air réputé avoir été écrit pour lui, elle s'écroula sur scène, évanouie, mue par un élan de douleur qu'on peut comprendre.

On imagine aisément le tourment et la confusion de mes pensées, en ces lieux baignés de drame et de souvenirs.

De façon à peu près cohérente, je me raccroche à deux événements qui s'inscrivent encore dans ce funeste mois d'octobre 1949. D'abord, selon des sauveteurs, la dépouille de mon père conservait encore ses vêtements, alors que beaucoup de victimes avaient été déshabillées par l'explosion. Ensuite, je sais que mon oncle Antoine Cerdan, le frère aîné de Marcel, est venu à São Miguel chercher le cercueil afin de le convoier jusqu'à Casablanca, où il fut inhumé, après une cérémonie à la cathédrale Notre-Dame-de-Lourdes assaillie par soixante-dix mille personnes.

★

Face à la croix, en murmurant une dernière prière, je ramasse une poignée d'herbe que je glisse dans la poche de ma veste.

Je me suis demandé si les gens du village se rappelaient quelques détails sur cette catastrophe.

Nous sommes donc redescendus à Algarvia – une cinquantaine de maisons, une église. Carmen et Olivia, qui connaissaient les raisons de notre voyage, nous ont embrassés sans oser nous dire « à bientôt ».

Au bar, on avale du vin de Pico. Nous essayons (Ocasio fait le traducteur) de faire parler les buveurs attablés. Certains se souviennent.

— Il fallait quatre hommes, raconte un vieil ouvrier agricole, pour porter un brancard chargé, sur six kilomètres de dénivellation. Vingt-cinq escudos par homme, soit cent escudos par cadavre, aux frais de la mairie.

Il y eut des cadavres détroussés et parfois mutilés – on coupait la main afin de s'emparer des bagues, comme dans la terrible tradition des naufrageurs.

— Les policiers de l'île, m'affirme un buveur, ont raflé la plupart des objets de valeur.

Un autre ose nous présenter avec fierté une montre qu'il a « récupérée », à l'époque, sur un corps anonyme.

— Et elle marche encore ! dit-il, jovialement satisfait.

Un dernier affirme avoir acheté, un an après la catastrophe, un sac de montres de contrebande, sans bracelet, donc moins facilement identifiables.

Quand la misère est tentée par l'appât d'un gain facile...

Je retiens ma colère et mon écœurement. C'est si loin, 1949... Il y a prescription... Il vaut mieux hausser les épaules, ne faire aucun commentaire, et quitter le bar.

★

Dans l'avion du retour vers Paris, je reste silencieux, malgré la sympathie attentive de Jean Cormier, qui jette déjà quelques notes pour son article du *Parisien*. Me reviennent à flots les images de mes six ans, à Casa, lors de cette date fatale : les pleurs de Marinette, ma mère,

le remue-ménage des gens affolés, incrédules, autour de nous. Comme mon père était important, aimé, *unique* aux yeux de tous ! Quoique très jeune, je ressentais tout cela très profondément. Et subissais consolations et embrassades de nos amis incrédules devant ce tragique événement. À Casablanca, il était resté pour ses concitoyens « le petit Marcel », l'enfant prodige auquel la vie avait promis un pont d'or et tous les privilèges de la gloire. À Paris, on préférait lui donner du « Monsieur Cerdan » avec humilité, parfois sans oser approcher l'idole qu'il était devenue.

À la radio, dans la chambre d'hôtel, à São Miguel, j'avais entendu *l'Hymne à l'amour* chanté par « la » voix aux accents déchirants. Édith Piaf était comme présente à mes côtés, sur le pic du malheur. Mais comment en aurait-il été autrement ? D'autant plus – ironie cruelle du destin – que c'est elle qui avait demandé à mon père d'échanger son billet de bateau contre un billet d'avion pour New York, afin qu'il soit plus vite en Amérique, à ses côtés. Sa passion pour Marcel, leur accord foudroyant ayant ouvert une nouvelle vie à « la même », leur idylle fameuse et célébrée... J'en avais encore des frissons. Pourtant, on m'avait souvent dit : « Comme ta mère a dû souffrir d'une telle infidélité ! » Sans doute. Mais malgré quelques reproches que je me faisais parfois, je n'ai jamais pu, comme Marinette, maudire ce grand amour. Il sautait trop aux yeux pour ne pas inspirer le respect. En outre, il représentait pour mon père la rencontre avec un monde nouveau de libertés, de fantaisies chaleureuses, d'art et de savoir. Marcel, qu'on le veuille ou non, a été grandi par son entente avec Édith.

Mais je reconnais qu'on ne pouvait demander à ma mère d'admettre qu'une autre femme – et quelle femme! – fit tout d'un coup intrusion dans sa modeste et vaillante existence.

Après l'accident, ma mère s'est retrouvée, à Casablanca, veuve avec trois enfants. Moi, l'aîné, j'ai toujours eu l'impression d'être le second mari de maman, surtout pour « les travaux ennuyeux et faciles », comme dit Verlaine. Je la secondais en tout. De sorte qu'on finissait toujours, Marinette et moi, par dire « les mioches » ou « les marmots » en parlant de mes deux petits frères. Ce rôle d'aîné malgré lui, qui aide, prévoit et montre l'exemple à tout bout de champ, a d'ailleurs en partie gâché mon enfance.

La chanson *l'Hymne à l'amour*, en me bouleversant, m'a rappelé que j'avais une autre dette à payer, cette fois à Édith elle-même.

Car je me suis souvenu, aussitôt que je m'étais trouvé en sa présence, que j'avais senti un élan d'affection, vite profond, pour elle. Je continue bien sûr à le lui vouer, en me rappelant la générosité dont elle a fait spontanément preuve pour ma famille. Et ce, pendant une quinzaine d'années. Édith ne barguignait pas quand il s'agissait d'ouvrir son cœur ou sa bourse. C'était instinctif. Je n'ai cessé de vérifier cela un peu plus tard, en vivant chez elle. Bénéficiais-je du fait que j'étais pétri de la chair de Marcel, auquel d'ailleurs je ressemblais? En tout cas, je fus vite son confident d'élection. Sur sa vie, si dure à ses débuts, sur ses proches, sur son parcours étourdissant – de la boue à l'arc-en-ciel de la gloire – elle m'a beaucoup raconté, avec le réalisme et le pittoresque qui lui

étaient propres. Et je crois bien que, dans le courant heurté de sa carrière d'idole, elle m'a tout simplement aimé comme une mère, tandis que j'apprenais, moi, à l'aimer comme un fils.

★

D'une façon désordonnée d'abord, dans ce vol du retour, je soupesais le poids de tant de souvenirs. Je pensais à leur impact intense mais aussi à la contradiction singulière de ma situation. Peu à peu m'avait pris l'ambition du *boxeur sur les traces de son père* que j'ai entretenue longtemps, Édith m'y poussant avec l'énergie qui était la sienne. Que d'heures nous avons vécues, elle et moi, en faisant des projets d'avenir ! Elle ne pouvait souffrir le moindre soupçon de méfiance envers moi-même ou mes dons. C'était net à ses yeux : je devais foncer !

Bref, au cours de ce retour, j'ai réalisé combien il était important de raconter mon affection pour Édith, le courage qu'elle m'insufflait, de narrer l'Édith vénérée et tendre que j'ai connue, à l'opposé du portrait souvent « olé-olé » et fréquemment discutable, voire un peu « dingue », qu'on a tracé d'elle. Et puis penser à Édith, parler d'Édith, n'était-ce pas faire encore revivre mon père ?

★

Le jour suivant, je me suis rendu compte qu'il n'y avait plus qu'Édith dans ma tête. Il me semblait même qu'elle s'adressait à moi :

— Voyons, Marcel junior, pourquoi garder ce silence? Là où je suis à présent, maintes fois j'ai eu besoin de t'entendre. Sache que je ne suis pas l'idole sur piédestal que certains fidèles trop zélés ont fait de moi. Rappelle-toi nos souvenirs. Dis à tous les chouettes moments de bonheur que nous avons vécus en vrais copains. Et surtout, mon chéri, ne crains pas de m'offusquer, j'ai encore du coffre, même dans le ciel!

Je ne suis ni un intellectuel ni un écrivain. Je vais donc essayer de dire les faits, les histoires, les rencontres, les bons et les mauvais moments que j'ai connus, au jour le jour, et d'instinct, avec Édith l'inoubliée, en me servant de mots simples comme le faisait ce grand public qui l'adorait et plongeait dans une transe qu'elle seule pouvait faire naître, par la lumière de sa voix, dès qu'elle entonnait *La Vie en rose* — ce résumé incomparable de toute sa vie.

Mon beau-père, le « père à rasoir », était une petite charbonnière à Sidi Bel-Abbès, en Algérie. À côté de la boutique, il avait installé un stand doté d'un ring, qu'un soldat de la légion étrangère, basé à Sidi Bel-Abbès, lui-même ancien combattant, gisait pour lui. Les boxeurs étaient souvent parmi les légionnaires. C'est ainsi que le jeune Gordani apprit les rudiments du métier de manager et eut le titre de champion par les exploits et la légende du gant de boxe. Il quitta l'Algérie et sa petite charbonnière de Sidi Bel-Abbès son village natal, en 1910, pour s'installer au 100, rue de Valenciennes, où, disait-on, il y avait place pour chacun. Là, il eut un café-dancing (il avait la main de jouer des cornues, même si rien ne marchait vraiment), dans le quartier popu-

CHAPITRE II

« ARTISTE ACROBATE CHERCHE ÂME-SŒUR POUR GRAND AMOUR »

Nous parlions souvent, Édith et moi, de l'enfance de mon père, de ses jeux, de sa façon d'être simple et naturel, timide et direct.

Mon aïeul paternel, le « père Cerdan », tenait une petite charcuterie à Sidi Bel-Abbès, en Algérie. À côté de la boutique, il avait bricolé un stand doté d'un ring, qu'un soldat de la Légion étrangère, basée à Sidi Bel-Abbès, lui-même boxeur émérite, gérait pour lui. Les boxeurs étaient nombreux parmi les légionnaires. C'est ainsi que le « père Cerdan » apprit les rudiments du métier de manager et eut la tête chavirée par les exploits et la légende du gant de boxe. Il quitta l'Algérie et sa petite charcuterie de Sidi Bel-Abbès (où Marcel était né, en 1916) pour s'installer en 1922 à Casablanca où, disait-on, il y avait place pour chacun. Là, il ouvrait un café-dancing (il avait la manie de créer des commerces, même si rien ne marchait ensuite), dans le quartier popu-

laire du Marif, près de la médina. Mais la vie n'était guère facile...

En entendant ces mots, Édith riait aux éclats. J'étais offusqué.

— Vous savez, Édith, pour les parents, les quatre garçons et la fille à table, sept bouches à nourrir, ce n'était pas tous les jours dimanche. Souvent, ils ne mangeaient pas à leur faim!

— J'ai bien connu ça, moi aussi, répliquait la chanteuse. C'est aussi ce qui m'a rapproché de Marcel...

La voilà repartie dans son rêve.

Et nous plongeons ensemble dans le passé.

Au Café Cerdan (ex-café de la T.S.F.), qui n'était en fait qu'une grande baraque de planches, on buvait l'anisette, on grignotait des merguez et on tapait la belote jusqu'au soir, souvent tard. Parfois, les pêcheurs du coin, espagnols ou gitans habitués du bistrot, distribuaient quelques poissons abîmés par les filets, donc invendables. Les gosses, eux, pouvaient se baigner librement sur la plage de la Corniche, jouer à cache-cache en fin de journée parmi les calèches bien rangées pour la nuit – les seuls « taxis » utilisés à l'époque.

Comment mon père a-t-il attrapé la passion de la boxe? En vérité, il n'a pas eu le choix. Le « père Cerdan », le « Vieux » comme on l'appelait, un super-nerveux, un aigri, un colérique, une grande gueule autoritaire, avait décidé que pour des pauvres – prêts à vendre cher leur peau – boxer était la seule issue de secours, le seul métier accessible et où l'on pouvait gagner, en peu de temps, un maximum de fric.

— C'était marrant et c'était vache, opinait Édith. Oui, le « Vieux » obligeait ses quatre fils à monter sur le

ring. Marcel m'a raconté ça, et au départ il n'était vraiment pas chaud du tout...

« — Et pas de récalcitrant, sinon je cogne! », avait prévenu le « Vieux » à la main leste qui, ayant boxé un peu autrefois, se prenait pour un parfait manager capable d'entraîner ses fils. Le samedi était réservé à la danse, au son d'un accordéon. Il avait aménagé un ring démontable pour les exhibitions de boxe du jeudi. Vincent, l'aîné de mes oncles, avait remporté des victoires, était devenu champion d'Afrique du Nord avant de s'installer à Paris où il passait déjà en boxeur vedette du Central et de l'Élysée-Montmartre. Antoine et Armand, ses cadets, marchaient sur ses traces. Ces souvenirs-là, je les dois à mes oncles. Ils m'ont souvent parlé de Marcel qui se faisait tirer l'oreille, n'appréciant vraiment que le football. À l'âge de huit ans, à la suite du combat de ses deux frères, il dut faire lui-même son premier combat, un match-exhibition en trois reprises de deux minutes, dans un cinéma de Casa. Son adversaire, âgé de neuf ans, n'était autre que le fils de l'arbitre, M. Delpierre. Sur l'ordre exprès du père Cerdan, Marcel dut se jeter sur lui et lui infligea une raclée. L'arbitre arrêta le match à la seconde reprise. Il y avait deux prix, au choix, pour les combattants : une paire d'espadrilles et une tablette de chocolat. « Tu prends les espadrilles! » grogna le père Cerdan, dans une réaction à la Raimu — mais en plus maigre! Alors Marcel, le vainqueur, se mit à sangloter : « C'est le chocolat que je voulais! » Les organisateurs, bons princes, lui donnèrent les deux.

— Je sais, m'interrompit Édith, que Marcel a été un aussi mauvais élève que moi, qui ne suis pas souvent

allée à l'école et qu'il a raté son certificat d'études. Il n'aimait pas étudier, sous le prétexte que l'instituteur, un manchot, menaçait les élèves de son bras valide, ce qui l'effrayait. Aussitôt, à onze ans, il fit plusieurs petits métiers, sans conviction : mécanicien, coursier, apprenti-vulcanisateur, magasinier. Moi, j'ai été plusieurs fois vendeuse dans une crèmerie, hélas je n'aimais pas l'odeur du roquefort. Après, quand j'ai travaillé dans une peausserie, c'était pire !

Nous convînmes que le père Cerdan n'eut pas de chance : Vincent, après une victoire par K.-O. au Vélodrome d'Hiver, alla disputer un combat en Argentine, où il se fit cueillir par le K.-O. de l'amour. Il se maria là-bas, et s'y installa. Armand, lui, se blessa dans un match de foot – d'où un handicap au genou. Antoine, enfin, en eut marre de donner et de recevoir des coups et préféra une vie peinarde en devenant électricien. Tandis que le café-dancing, mal géré, périclitait, il ne restait plus à mon grand-père que Marcel comme espoir.

Les habitants du Marif le voyaient souvent courir comme un dératé dans la rue, pourchassé par son père. Celui-ci avait déniché l'enfant coupable sur quelque terrain de foot et l'obligeait à revenir à la salle d'entraînement, pédalant à ses troussees sur un vélo archaïque en faisant tournoyer son fouet menaçant, un redoutable nerf de bœuf dont il se servait pour chasser les ivrognes agressifs.

— Marcel et moi, on a été battus. On nous a habillés de pierre là-dedans, disait Édith en se frappant la poitrine. Grâce à quoi on a pu, lui comme moi, tout tenter et braver l'impossible. Personne n'a pu mordre sur

notre détermination de foncer, de créer. Ton père, à seize ans, finira par accepter toutes les disciplines de la boxe, une fois qu'il sera sûr de lui et que le père Cerdan le confiera à un ami, l'entraîneur Lucien Roupp, avec qui le Kid s'entendait à merveille parce qu'il pouvait enfin parler de tout et, cette fois, avoir des réponses. Très vite, il deviendra un champion redouté, à son tour il fera peur aux autres... Bravo, ton père ! La boucle était bouclée, non ? (Elle riait, elle riait.)

En fouillant dans ma mémoire, je retrouve toutes ses reparties, ses réflexions, l'exposé de ses engouements et souvent même l'intonation de sa voix. Je n'invente aucun dialogue. J'entends encore cette chère Édith, qui était une femme bavarde quand elle était en forme.

★

– Voilà, me déclara Édith, c'est ici que je suis née, le 19 décembre 1915.

Je n'avais jamais remarqué jusqu'alors qu'elle et mon père, à un an près, étaient du même âge.

Elle avait décidé qu'on sortirait ensemble ; elle voulait me montrer quelque chose, on avait le temps cet après-midi-là car elle ne passait qu'en soirée à Bobino. À sa demande, le chauffeur s'arrêta.

Un porche de pierre grise, trois marches et une porte usées : le 72, rue de Belleville, au nord-est de la place de la République. Édith me raconta une histoire très embrouillée. Son père, Louis Gassion, d'origine normande et issu d'une famille de quatorze enfants, était contorsionniste-antipodiste dans les cirques et au

coindes rues. Son slogan de travail : « l'homme qui marche la tête à l'envers ». Sa mère, Annetta Giovanna Maillard, était une chanteuse réaliste, familière des cours d'immeubles et des rues, sous le nom d'« artiste » de Line Marsa.

Nous nous baladions dans le quartier : boutiques bon marché, gens vêtus de façon sommaire. J'avais pris l'habitude d'éviter tout mensonge et toute tricherie avec elle.

— Édith, reconnaissez-le. On a inventé des tas de fariboles sur votre naissance. Votre mère prise de douleurs dans la rue, votre père, venu du front par hasard, en permission, se précipitant au commissariat de police pour demander du secours, puis se gobergeant d'un bistrot à l'autre pour fêter l'événement, cependant que votre mère accouche, à même le trottoir ou dans le couloir — sur la pèlerine d'un agent pris de court... Ce ne peut être que du bidon, tout ça.

— J'ai moi-même plusieurs sons de cloche en tête quand il s'agit de ma naissance. Mais on peut croire ce que l'on voudra. Les journalistes ont arrangé les choses à leur façon. Je n'y peux rien. Et je m'en fous.

J'ai le sentiment qu'elle avait conservé très peu de souvenirs *personnels* de cette époque et de sa prime enfance en général. Il est vrai qu'elle avait si peu vécu avec les siens qu'ils n'avaient pu lui livrer, comme c'eût naturel quand elle était adolescente, le détail du déroulement des événements. Édith, ou l'inévitable amnésie des origines.

— Il est probable, lui dis-je, que votre mère a eu les premières douleurs dans la rue, que les voisins ont

appelé la police d'urgence ou, en tout cas, ont soutenu Line Marsa jusqu'à l'hôpital Tenon, rue de la Chine, à un quart d'heure de la rue de Belleville. La naissance d'Édith Giovanna Gassion, « fille de Louis Gassion, 34 ans, artiste acrobate, et d'Annetta Giovanna Mailard, 20 ans, artiste lyrique, son épouse, domiciliés rue de Belleville, 72 » n'a-t-elle pas été déclarée, « à défaut du père », par l'infirmière Jeanne Crauzier? Votre père était donc bien aux Armées et non à Belleville. Mais pourquoi ce prénom d'Édith?

— Les Allemands venaient de fusiller (on sait aujourd'hui qu'elle fut abattue de plusieurs balles de revolver dans la nuque), en Belgique occupée, l'infirmière anglaise Edith Cavell. L'émotion patriotique faisant d'elle une héroïne, son prénom était respecté et fut vite à la mode — aussi on me le donna!

Parce que j'étais curieux de savoir — et de l'entendre de sa bouche — elle me narra à plusieurs reprises le peu qu'elle avait retenu du va-et-vient de ses premières années.

Elle passe des bras de sa mère — occupée surtout à courir le *cacheton* et le *litron*! — à ceux de sa grand-mère maternelle, Ema Saïd Ben Mohammed, dite Aïcha, née en 1895, Kabyle d'origine, et devenue la veuve Mailard. Aïcha n'habite pas loin, rue Rébeval, dans le XIX^e. Elle a tenu longtemps dans les foires un stand de « puces savantes », mais fait désormais des ménages et garde la nostalgie du comptoir du bistrot du coin. D'où la légende du vin rouge dans les biberons d'Édith.

Sa tante Zaphora (une des quatorze Gassion) — ou peut-être son père, à l'occasion d'une vraie permission —

la découvre, à quatre ans, pâle, sale, anémiée, à demi abandonnée dans un taudis... Vite, on l'expédie à Bernay, dans l'Eure, chez la grand-mère Louise Gassion, dite « Maman Tine ». Son mari est un ancien écuyer, mais c'est maman Tine, à la poigne de fer, qui porte la culotte. Elle dirige une maison de passe au 7, rue Saint-Michel, dans une large bâtisse d'angle de Bernay, du côté de la route d'Évreux. Ces « dames » accueillent la fillette avec délices : c'est à qui la brossera, lui mettra un ruban dans les cheveux, lui offrira une robe, lui apprendra l'hygiène minimale, lui offrira une médaille – on peut être une femme légère et avoir la foi.

C'est ici qu'apparaît – si l'on ose dire! – la dévotion d'Édith à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. La fillette, à l'âge de cinq ou six ans, perd soudain la vue. Elle passe six mois avec un bandeau sur les yeux. Émotion générale dans le bobinard! À plusieurs reprises maman Tine, escortée de ses pensionnaires, prend le car puis le tortillard jusqu'à Lisieux. On imagine, à l'effarement des badauds, la procession pieuse, à la fois prude et outrageusement fardée, qui se déploie dans ces rues provinciales. À Lisieux, à genoux, toute la troupe implore, prie, supplie :

— Sainte Thérèse, faites que la petite Édith recouvre la vue! Par exemple, pour le 25 août, qui est la fête de saint Louis, le patron de son papa. On a déjà fait brûler des cierges pour vous arracher cette grâce...

Et le 25 août – ô prodige! – quand Édith, debout près du piano qui orne le salon d'attente réservé aux clients, enlève son bandeau, elle distingue nettement les touches blanches.

La réalité a été toutefois moins magique. La gosse, aux dires mêmes de l'institutrice de l'école Paul-Bert qu'Édith fréquenta pendant deux ans, cherchait souvent les objets en tâtonnant, n'ayant pas une vue bien nette. Un mal qui s'aggrava, la gamine étant victime d'une kératite, une inflammation de la cornée qui nécessite bains fréquents, protection oculaire et peut durer des mois et des mois. D'où l'angoisse qui empoigne le malade... Au bout de six mois, Édith enleva son bandeau, déclara : « J'ai retrouvé la vue », et le médecin constata qu'elle était guérie de son virus.

Édith, sa vie entière, préféra la version du miracle et garda une dévotion absolue envers la grande et généreuse « sainte Thérèse de Lisieux ».

Je suis moi-même croyant, très croyant, même si je ne fréquente pas régulièrement les églises. Enfant, adolescent, je voulais offrir à Édith des statues de sainte Thérèse, à elle qui en faisait la collection avec une candeur émouvante, mais je n'en ai point trouvé. C'est elle qui m'a indiqué les boutiques où cet achat était possible. J'ai alors ramené trois ou quatre « sainte Thérèse ». Elle les a installées sur une commode de son salon du boulevard Lannes. Ensuite, j'ai acheté des roses que nous avons disposées autour.

★

Le père Gassion vient quelquefois voir Édith, l'emmenant en balade au bord de la mer, dans les rues de Falaise, visiter des parents, des amis. Ils dévorent ensemble des galettes puis il reprend ses pérégrinations de saltimbanque. Mais les mois passent.

Quand il obtient un engagement au cirque Caroli, il reprend sa fille avec lui. Il vient d'acheter une roulotte d'occasion où Édith fait le ménage, prépare *le frichti*, lave la vaisselle, bouquine tout ce qui lui tombe sous la main. Cette vie chaotique lui plaît parce que les horizons défilent et ne se ressemblent jamais. Son père ayant toujours la main leste, elle doit lui obéir au doigt et à l'œil. Leur roulotte est mêlée au convoi des autres véhicules, on s'attroupe pour la halte du soir. Une fois, Édith se glisse dans l'étroit espace séparant deux cages, et s'y retrouve coincée; elle appelle, le dompteur est soucieux, on s'effraie. On lui dit de ne plus crier, de sortir de là doucement, quitte à déchirer sa robe, pour ne pas mettre en colère les fauves qui commencent à s'agiter. La gamine accepte de suivre ces conseils, à condition que son père promette de ne pas la battre. Gassion accepte et, bien sûr, ne tient pas parole. Les coups pleuvent.

En Belgique, un peu plus tard, ce colérique se dispute avec son patron et se fait licencier. Le père et la fille continuent toutefois la tournée, pour leur propre compte. Édith, qui a neuf ans, admire un jour une poupée resplendissante dans une vitrine. « Trop chère! » tranche le père. Mais ému par le grand désir qu'il a pu lire dans les yeux de sa fille, il réunit le lendemain toute sa fortune – cinq francs – et lui offre le jouet. Édith ne sera plus seule pour faire le ménage dans la roulotte!

Elle m'a souvent cité ce souvenir ainsi que celui des deux baisers reçus des lèvres paternelles, en une dizaine d'années. Un brin de cafard, alors, pointait dans sa voix...

Dans les salles de cinéma, le contorsionniste se produit comme attraction entre deux films. Ou au hasard, devant les badauds. Après son « spectacle », Édith tend sa casquette (trop grande, mais c'est prévu ainsi !) pour recevoir la menue monnaie. Mais un jour de méforme, Gassion rate ses numéros. Il promet alors aux gens rassemblés que sa fille va faire « le saut périlleux ». C'est rêver, elle en est tout à fait incapable. Un spectateur proteste, il exige de voir ce qui a été promis. Comment s'en sortir ? Gassion prétexte qu'Édith est grippée mais propose, en échange, qu'elle chante une chanson. Or *Édith n'a jamais chanté de sa vie*, toute fille de Line Marsa qu'elle est. La gamine est stupéfaite. Son père la regarde, la mine impérative. Au hasard, elle entonne le refrain de *La Marseillaise*. Ce petit bout de chou mal sapé, aux grands yeux bleu sombre, avides et craintifs, jetant de tels mots guerriers... les badauds applaudissent. C'est parti ! Le père Gassion se félicite de son flair. Désormais, il a une véritable associée. « Tu donneras une chanson à la fin de chacun de mes spectacles ! », lui dit-il.

Le lendemain, la fillette est bien obligée d'apprendre des airs comme *Nuits de Chine*, ou *Voici mon cœur*. Gassion l'oblige à les répéter dix fois devant lui – il n'a pourtant pas d'oreille et chante « comme une casserole ». Jour après jour toutefois, la voix d'Édith prend de l'assurance et son répertoire s'agrandit.

★

Ils errent de ville en ville.

Édith s'essaie à cuisiner. Les jours fastes, on achète de la viande qu'elle lave méticuleusement avant la cuisson. Une habitude qu'elle ne perdra jamais. La roulotte ayant été vendue, on se remet à la marche, on couche à la dure, n'importe où si la bourse est vide.

Si l'on reste quelques semaines dans une ville, Gassion envoie sa fille à l'école. Elle est ravie d'avoir un cahier tout neuf sous le bras. N'a-t-il pas le sens de ses responsabilités d'éducateur? Toujours est-il qu'il lui enseigne l'histoire à travers le peu qu'il en connaît lui-même, c'est-à-dire quelques formules claironnantes.

— Voyons, Édith, qui a dit : « L'État, c'est moi ! »

Si elle ne cite pas le nom de Louis XIV, la fillette reçoit une gifle.

Et c'est ainsi qu'elle se met à aimer l'histoire et à prendre (presque) plaisir aux coups.

Moi-même, elle me rabâchait ces dates. Sans cesse, parce que j'étais de là-bas, Édith me parlait en effet des exploits de Lyautey au Maroc. « 1912-1927, tu n'as pas le droit de l'ignorer, il a créé le protectorat français du Maroc ! » Grâce à elle, j'ai fini par confondre moins souvent les dates.

★

Le père Gassion adore les femmes et en change à chaque saison quand ce ne sont pas elles qui lâchent prise. Il leur parle de liberté, de grands espaces, du

dévouement des « vagabonds » comme lui qui inventent du divertissement, et offrent de la joie aux autres. Ainsi, le duo Édith – son père se transforme-t-il régulièrement en trio, ce qui ne va pas sans causer quelques problèmes. Les *bell'doches* sont parfois de redoutables marâtres. Mais Édith évite au maximum les conflits et reste indifférente à ces fausses mamans de passage.

Après le numéro d'antipodiste du père Gassion – et s'il se trouve en période de « veuvage » – Édith n'hésite pas à jouer pour lui les intermédiaires, et à quémander auprès des spectatrices à l'air tendre un peu de soutien :

— Vous le voyez, je n'ai pas de maman. Elle m'a laissée. Vous ne voulez pas la remplacer?

Et si la spectatrice paraît émue, le père Gassion ne manque pas de s'approcher, de la courtiser et de tenter de l'accaparer, pour une nuit ou quelques semaines. La liberté! Les grands espaces! Et le pain dur!

Mais cela ne fonctionne pas tous les jours. À Nancy – ceci se passe en 1930, quand Édith a quatorze ans – la compagne de Gassion (âgé, lui, de quarante-huit ans) vient de lui tirer sa révérence. Depuis quelques jours, les mimiques très expressives d'Édith n'ont rien donné. Qu'à cela ne tienne, il faut réagir! Il fait passer une annonce, dans le journal local, ainsi libellée :

« Artiste acrobate cherche âme-sœur pour grand Amour. Venir place Stanislas, fin de journée, sur les marches de la mairie. »

Et le lendemain, une jolie fille de vingt ans, Jeanne L'Hôte, dénommée Yéyette, aînée de huit enfants, malheureuse à la maison où elle est la bonne à tout faire et le souffre-douleur, se présente place Stanislas, d'avance

conquise, et jette un sou dans la casquette tendue par Édith. Louis Gassion lui propose illico de lui faire découvrir Paris. Ils s'aimeront, même si elle refuse de l'épouser ! Bientôt naîtra, rue de Belleville, Denise Gassion, la demi-sœur d'Édith.

Édith, qui grandit et s'affirme, est un peu jalouse de l'enfant. Elle fait quelques fugues, dont l'une l'entraîne jusqu'à Bernay.

Elle rencontre bientôt Simone Berteaut, une jolie fille délurée et fauchée, un peu plus jeune qu'elle et qui prétend, avec brio mais à tort, avoir eu Louis Gassion pour père. En réalité, sa mère avait été la compagne du contorsionniste, mais à une autre époque. Simone – dite Momone – a du charme et un culot fou.

★

Édith quitte son père. Elle a quinze ans.

Il la recherche, la retrouve, la taloche et finit par laisser les choses suivre leur cours.

L'adolescente se met à chanter pour son compte dans les rues et les cours. Momone, qui ne la quitte plus, la remplace pour la corvée de la casquette. Parfois, c'est une pluie de piécettes – pluie bienfaisante – qui tombe des fenêtres ouvertes.

Elles dorment ici ou là, souvent dans des caves où, à tour de rôle, chacune reste éveillée pour chasser les insectes ou les rats à l'aide d'un bâton, pendant que l'autre se repose en confiance.

— J'étais sur la Butte, à Pigalle, à Ménilmontant... J'étais libre d'avoir froid, de ne pas me lever le matin, de

ne pas faire la cuisine, de me saouler, de rêver, d'inventer de l'espoir! », me dira-elle pour résumer cette période d'anarchie et d'émancipation.

Les joies et les vacheries de la vie avalées ensemble feront qu'Édith pardonnera tout à Momone, sa fausse demi-sœur, durant toute son existence, ou presque. Malgré, plus tard, les indécicatesses, les vols, les brouilles, le chantage affectif de celle-ci. Elles ont *partagé* le meilleur et surtout le pire. Et puis Momone a toujours le mot pour se moquer, rire ou mentir, avec beaucoup de classe!

Édith chante, en robe noire, immobile, ses grands yeux exorbités, ses mains expressives autour de la ceinture ou du visage (ou tout candidement croisées dans son dos) – des airs réalistes, tristes, qui disent déjà la merveille de l'amour, malgré sa part d'échec.

Elle chante à partir du cœur, à partir du ventre, à partir d'une vraie, d'une poignante solitude qu'exprime la puissance inattendue de sa voix.

Elle interprète les succès de l'époque, personne n'écrivant encore pour elle, à sa mesure. Ce petit corps (un mètre quarante-sept, comme son père), ces habits neutres et misérables – chandail noir, jupe noire, chaussures fatiguées – cette voix vaste et profonde... troublent ceux qui les croisent. En 1932, elle provoque même un attroupement au faubourg Saint-Martin. La police lui colle une contravention.

Mais qu'importe, elle commence à apprécier les bravos, à croire à son talent, à son avenir.

PIAF ET MOI

Marcel Cerdan Junior

Marcel Cerdan Junior,
57 ans, est le fils du boxeur
Marcel Cerdan, l'amant
légendaire d'Édith Piaf.

« Je m'appelle, nom et prénom, comme mon père. Cerdan Marcel.

J'ai six ans lorsqu'il disparaît, en 1949, juste avant d'aller reconquérir son titre de champion du monde des poids moyens. À l'époque, tout le monde parle de la passion d'Édith Piaf et de Marcel Cerdan. Je grandis, je guette tout ce qu'on dit d'eux. Édith vient à la maison, à Casablanca, s'occupe des trois enfants et de ma mère, la veuve du boxeur.

Je vais vivre plusieurs années chez elle, à Paris, elle me poussera même à boxer pour regagner le titre qui échappa à mon père.

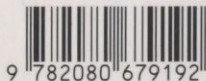
Parce qu'Édith m'a considéré comme son fils, dans ce livre, je dessine d'elle le visage que j'ai connu. Beaucoup seront surpris... Je raconte ce que je sais de l'itinéraire fabuleux de la chanteuse et du champion. Je rétablis comme je peux la vérité contre tous ceux qui ont voulu abîmer cette femme qui n'était que tendresse et générosité.

Je dis tout. »

Couverture :

© Corbis-Sygma/Bettmann

120 FF



9 782080 679192

FF 7919-00-V

Flammarion

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 01504686 7

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

